

Frank MEYER

*Tueur de Bisons*

MEYER, Frank, *Tueur de bisons / The Buffalo Harvest*. (1958) / Traduit de l'anglais par Frédéric Cotton. Toulouse. Anacharsis. 2010. 110 pages.

La notice de l'éditeur introduit Frank H. Meyer (1850-1954) et présente l'édition posthume du livre, paru sous le titre de *la Moisson de buffles* et cosigné par Charles B. Roth, comme la transcription d'un entretien que ce dernier avait eu avec notre tueur. Né à la Nouvelle-Orléans, Meyer fut clairon durant la guerre de Sécession et devint chasseur de bisons (1872-1876) à une époque où les *old-timer* ayant participé à la conquête de l'ouest étaient héroïsés et où le mot d'ordre était « *Go West, young man, and grow up with the country* » - avec lequel, notons-le, résonne un certain aboiement trumpettant. Les bisons exterminés, Meyer se marie, se fait chasseur de gibier, avant de devenir *rancher*. Il mourut, à 104 ans, dans une petite cabane en bois du Colorado.

Meyer, le je narrateur, raconte ce qui fut la grande aventure de sa vie. À la fin de la guerre, le besoin d'argent et le désir d'aventures le poussent vers la chasse aux bisons. Deux chasseurs expérimentés l'initient avant qu'il ne monte son propre business : « J'étais pas un Indien. J'étais un businessman. Et je devais apprendre à moissonner la récolte de buffalos comme un businessman. » (p.33). Il casse sa tirelire pour l'achat de chariots, chevaux, mules, matériel, armes ; il constitue une équipe de cinq hommes : chasseur, dépeceur, conducteur, cuisinier, serviteur. Meyer, le chasseur du groupe, fixe son quota de prises en fonction du dépeçage : 25 bêtes par jour. Le dépeçage est difficile, les peaux abîmées sont invendables ; en revanche une belle peau, ou soie, a une valeur dix fois supérieure aux autres. Les peaux sont vendues roulées par dix, à Denver, Dodge ou Santa Fe. Les dernières années, les bêtes pouvaient se vendre entières ou en parties, la langue étant recherchée. Meyer a une très bonne mémoire comptable...

Meyer précise qu'il sait qu'un bison n'est pas un buffalo, originaire d'Inde, mais n'utilise que ce mot, souvent réduit à buff. Il se moque des idées reçues dont celle des hordes déferlantes stoppant trains et chariots ; les troupeaux étaient de 2 à 60 têtes, 15 en moyenne, et il n'en aurait « jamais vu » de plus de 200, alors qu'à la page précédente, il affirmait : « J'ai vu (...) plusieurs milliers de buffalos » (p.18 et 17) courir après une vache. En effet, les bufffs sont des animaux migrateurs qui courent en troupeaux le long des cours d'eau à une vitesse de 2/3 de celle du cheval, ne se défendent pas, et comble d'infamie fuient en suivant une femelle. D'où le choix de sa méthode : à la « *running method* » indienne, à cheval, il a préféré la « *standing method* » – qui n'empêche pas de nommer le chasseur *runner*. Le chasseur fait un repérage le soir, retourne sur les lieux au petit matin, vise la femelle au bas du cou ou au museau ; celle-ci atteinte, il se tourne vers les bufffs : chaque tir est mortel. Meyer se plaît aussi à raconter quelques aventures avec les Indiens, bien que certains, dont les Pawnees, aient été plutôt amicaux.

À l'heure du bilan, Meyer avoue que la vie était rude, la paye mauvaise. Il s'interroge : « Peut-être qu'on n'était qu'une bande de types avides qui voulaient tout pour eux. » (p.106). Mais il ne regrette pas l'aventure qui l'a sauvé de la monotonie d'une vie de garçon de bureau. À aucun moment, il ne s'attarde sur la portée des euphémismes employés – moissonner, coureur – ni ne relève la dissymétrie des moyens – pony de feu, lances, flèches contre armes. Et puis, comme chacun le sait n'est-ce pas, les Indiens, « ils ont pas les tripes du Blanc (...) les chances étaient toujours de notre côté. » (p. 84).

## Citations

« On avait une frontière à conquérir. C'était un très bon substitut à la guerre. (...) Il y avait, littéralement, des millions de buffalos. Et ils n'appartenaient à personne. Si tu les tuais, ce qu'ils rapportaient était à toi. C'était de l'or sur pattes (...) J'étais jeune, 22 ans. Je savais tirer. J'aimais bien chasser. J'avais besoin d'aventures. (...) j'avais besoin d'argent. » p.15-16

« À la tête de chacun de ces troupeaux, il y avait son chef. Mais ce chef c'était pas un vieux taureau courageux, bien décidé à gouverner l'univers entier. C'était même pas un taureau du tout. C'était une vache. Une vieille vache sagace qui s'était imposée comme chef par sa propre volonté. La société des buffalos, voyez-vous, c'est un matriarcat, et la vache est reine. Où qu'elle aille, les autres, même les gros taureaux qui auraient pourtant dû savoir faire autre chose que de suivre une femelle, allaient aussi. Quand elle se débinait, ils se débandaient. Quand elle était dans la panade, les autres ne savaient plus quoi faire. Notre boulot comme coureurs, c'était de la mettre dans la mouise aussi vite que possible. Après le reste était facile. » p.19

« Aujourd'hui, on me demande souvent comment je me sens d'avoir participé au nettoyage d'un noble animal américain, tel un délinquant juvénile armé d'une carabine à grand puissance. (...) Je dis toujours que je ne suis ni fier ni honteux. À cette époque, ça paraissait la chose à faire. Pourtant, avec un peu de recul, j'en suis plus très sûr. Le massacre était peut-être une chose scandaleuse et inutile. Mais c'était aussi une chose inévitable, une nécessité historique.

Ce que je veux dire par là, c'est ça : le buffalo remplissait sa mission, accomplissait sa destinée auprès des Indiens en leur fournissant tout ce dont ils avaient besoin : de la nourriture, des habits, un toit, des traditions et même une religion. Mais le buffalo n'était pas vraiment adapté à la civilisation blanche en marche – il était pas adapté du tout, en fait. On ne pouvait ni le contrôler ni le domestiquer. (...) C'était un désaxé. Alors il devait disparaître.

(...) le buffalo était chassé et tué avec la complicité, oui, la collaboration du Gouvernement lui-même.

(...) les officiers de l'armée en charge des opérations dans les plaines encourageaient le massacre des buffalos de toutes les façons possibles. L'un des encouragements était de nature pratique, que nous autres les coureurs on appréciait bien. Ça consistait à fournir des munitions, des munitions gratuites, autant que vous pouviez en utiliser, autant que vous vouliez, plus que vous n'en aviez besoin.

(...) Un officier de haut rang m'a dit :

– Mayer, de deux choses l'une : soit les buffalos doivent disparaître, soit les Indiens doivent disparaître. C'est seulement quand l'Indien sera absolument dépendant de nous pour tous ses besoins qu'on pourra le maîtriser. Pour le buffalo, il est trop indépendant. Mais si on tue le buffalo, on conquiert l'Indien. » p.27-29

« Je ne les (les Indiens, ndlr) blâme pas d'avoir résisté. Ils sentaient – pour peu qu'ils aient été assez intelligents pour le savoir, mais souvent ils l'étaient – qu'à chaque « boum » émis par un fusil tirant sur un buffalo, leurs droits sur leur propre terre étaient atteints et que, pour finir, ils n'auraient plus de terre du tout et plus de buffalos. (...) Ils nous gâchaient la vie. » p. 72